

BUREAUX : RUE NAIN, 1.

ROUBAIX :

Trois mois. . . . . 12 f. »
Six mois. . . . . 23 »
Un an. . . . . 44 »

L'abonnement continue, sauf avis contraire

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

DIRECTEUR-GÉRANT : J. REBOUX

Le Nord de la France :

Trois mois. . . . . 12 f. »
Six mois. . . . . 23 »
Un an. . . . . 44 »

ANNONCES : 15 centimes la ligne
RECLAMES : 25 centimes la ligne
— On traite à forfait.

On s'abonne et on reçoit les annonces : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1 ; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place ; A LILLE, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée. A PARIS, chez MM. Havas, Laffite-Dullier et Cie, place de la Bourse, 8 ; A TOURNAI, au bureau du journal l'Economie ; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX 15 DÉCEMBRE 1869

Un fait sans précédents, dit le Soir, s'est produit samedi au Corps législatif, à propos de l'élection de M. Girault, du Cher. Le bureau, par l'organe de son rapporteur, concluait à la validation. Personne ne demandant la parole, les conclusions sont mises aux voix par assis et levé, il se trouve que la majorité se prononce pour l'annulation.

Immédiatement, tumulte effroyable dans les rangs de la gauche ; enchevêtrement d'interruptions violentes, d'appellations personnelles. « C'est un coup de surprise, s'écrie-t-on de divers côtés. » « C'est un crime même, s'écrie M. Crémieux. » Enfin, pendant une demi-heure, le désordre a été complet. Grâce à l'intervention persistante et courageuse de M. Buffet, le calme s'est peu à peu rétabli, et la majorité a consenti à renoncer au maintien de son vote, si bien que la discussion pour ou contre les conclusions du bureau pourra être reprise aujourd'hui lundi.

On annonce que M. Emile Ollivier va publier une brochure-programme, selon les uns, sous forme de lettre, selon les autres, en forme de résumé et d'historique des différents projets et combinaisons politiques, auxquels le député du Var aurait été mêlé dans ces derniers temps.

On télégraphie de Florence que l'anti-concile de Naples aurait été dissous à cause des cris : « A bas l'empereur des Français ! Vive la France républicaine ! » qui y auraient été proférés.

Un journal croit pouvoir annoncer que M. Duvergier, garde des sceaux vient d'adresser au ministre des affaires étrangères, pour être envoyée à notre ambassadeur à Rome, une note déclarant, en résumé, que l'infaillibilité du Pape n'est pas une question opportune à soulever au point de vue religieux et qu'au point de vue politique soulever cette question, ce serait délégitimer le gouvernement français des obligations qu'il a prises vis-à-vis de Rome aux termes du Concordat.

Les Cortès espagnoles ont adopté les lois concernant la levée de l'état de siège et l'indemnité pour les veuves des émigrés et blessés des insurrections de 1866 et 1867. L'assemblée a commencé la discussion d'un projet de loi fixant à 80,000 hommes l'effectif de l'armée. L'opposition républicaine combat le principe de la conscription.

Les nouvelles de Lisbonne sont toujours inquiétantes ; de grandes précautions militaires ont été prises en présence d'une agitation extraordinaire qui se manifesterait dans toute l'étendue du territoire portugais.

Un télégramme de New-York annonce que le juge de Blackford a fait relâcher les canonnières espagnoles elles partiront incessamment pour Cuba.

J. REBOUX.

La production houillère

(2e Article)

La houille, on l'a dit, est aujourd'hui le pain de l'industrie. Dans ce morceau de matière noire, gît une puissance relativement prodigieuse. La chaleur qu'il développe par la combustion est telle que, si on la supposait entièrement convertie en force mécanique — on sait aujourd'hui que chaleur et force mécanique sont choses équivalentes et convertibles l'une dans l'autre — cette force serait susceptible d'élever le propre poids du charbon consumé à une hauteur verticale de plus de 3,000 kilomètres. C'est sous cette forme qu'est utilisée la houille dans les machines à vapeur, à gaz ou à air chaud, aujourd'hui si nombreuses dans toutes les manufactures et usines, sur les chemins de fer, sur les canaux, sur les fleuves et les mers, presque partout enfin où besoin est d'une puissance motrice, et où le précieux combustible peut être amené sans trop de frais.

Mais ce n'est pas là l'unique usage de la houille. Elle sert encore comme source directe de chaleur pour le chauffage et la ventilation des édifices publics, des maisons privées, pour la fusion des métaux, les forges, la fabrication d'une foule de substances : le verre, les briques, les poteries, le sel, le savon et tous les produits chimiques. Elle sert comme agent de réduction des minerais, comme source indirecte d'électricité dans les machines magnéto-électriques et comme source de lumière. Enfin, on en extrait par la distillation, le godron, la poix, des huiles lubrifiantes, des engrais ammoniacaux et ces belles couleurs d'aniline, de fuchsine qui ont fait leur apparition il n'y a guère plus d'une dizaine d'années.

Tel est le précieux minéral, dont la consommation de plus en plus considérable, en même temps qu'elle multiplie la richesse et agit comme élément civilisateur, menace d'épuiser la source même de tant de puissance, et nous montre, dans un avenir plus ou moins éloigné, un temps d'arrêt dans le progrès matériel, et comme conséquence, une rétrogradation, un affaiblissement dans la civilisation elle-même. Bien que ce ne soit pas évidemment là une question du jour, elle mérite, à coup sûr, l'examen des hommes sérieux, des économistes et des politiques, comme des hommes de science.

Et d'abord, nous l'avons dit plus haut, tout fait croire qu'une exploration géologique plus complète des régions connues et inconnues du globe révélera de nouvelles sources, de nouveaux bassins houillers. Dans le nombre de ceux dont les gisements sont connus, combien en est-il dont l'exploitation est actuellement rendue impossible par l'é-

loignement, la difficulté ou l'impossibilité des communications et des transports. Ces difficultés seront un jour vaincues, et c'est la houille elle-même qui aura servi à les vaincre ; c'est sa force mécanique qui renversera les obstacles, en laissant pénétrer, par les voies rapides, les chemins de fer, les lignes de steamers, la civilisation industrielle, aux points où l'exploitation des gisements houillers deviendra possible et lucrative. Ainsi, de ce côté, on peut prévoir que les mines exploitées aujourd'hui, une fois épuisées, se trouveront remplacées par des gîtes d'une non moins grande puissance, et qu'ainsi l'époque prévue de l'épuisement de la houille se trouvera indéfiniment reculée. Ce n'est pas sans doute sans déplacement de richesses, d'influence politique ou sociale dans les pays aujourd'hui producteurs, que de tels changements auront lieu : les nations qui possèdent aujourd'hui la suprématie industrielle céderont à d'autres le sceptre de la houille. Mais l'humanité tout entière et la civilisation générale y gagneront, et c'est là le point essentiel.

On s'est demandé naturellement si les progrès de la science ne conduiront pas à la découverte d'un agent inconnu encore, agent de lumière, de chaleur, de force mécanique, aussi et plus abondamment répandu dans la nature que le charbon et d'une extraction plus facile. Dans le domaine des conjectures tout est permis ; mais c'est une bien grande illusion de croire à la nécessité de cette sorte de compensation : la découverte d'un agent nouveau est possible, mais le contraire est possible aussi. Dans l'état actuel des connaissances, la force de gravitation est la seule qui puisse rivaliser avec celle que nous donne la combustion de la houille. Les chutes d'eau, la force du vent sont deux formes différentes de cette force que nous utilisons, qui peuvent être beaucoup plus largement employées peut-être, mais dont l'emploi a le grave inconvénient de manquer de régularité et de continuité : la houille, au contraire, permet d'obtenir sans interruption, le jour et la nuit, le pouvoir moteur nécessaire à l'industrie. Peut-être arrivera-t-on à utiliser la prodigieuse quantité de force qui se dépense deux fois par jour sur toutes les côtes maritimes, sous forme de flux et de reflux : les marées sont un autre mode d'action de la gravitation qui suppléera peut-être dans une certaine mesure au défaut de charbon et qui fera dire alors que nous empruntons notre puissance à la lune. En cela, du reste, rien d'étonnant, les mouvements des cours d'eau, ceux des courants aériens ont pour première origine la chaleur solaire, comme aussi la houille elle-même est le produit accumulé de l'action des rayons du soleil sur la végétation terrestre.

Les sources d'huile minérale, les couches de minéraux d'où l'on parvient à extraire le pétrole, les huiles de schiste formeront sans doute prochainement un supplément aux mines de charbon ; on étudie les moyens d'employer le pétrole dans les machines mo-

trices, les locomotives, et l'on est déjà parvenu à des résultats fort satisfaisants. Mais dans quelle mesure, cette substitution économiserait-elle la consommation de la houille ? C'est ce qu'on ne saurait dire.

En tout cas, la question resterait entière, car les gîtes de ces nouveaux combustibles sont épuisables comme les autres.

Des personnes qui ne se rendent pas un compte exact des moyens de production et de transformation des forces physiques, ont parlé de l'électricité comme agent mécanique susceptible de remplacer la force produite par la combustion du charbon. Voici ce qu'en dit, avec beaucoup de justesse, M. Stanley Jevons : « L'idée favorite que l'électricité sera la source future de la force motrice est entièrement fallacieuse et erronée. En effet, la machine magnéto-électrique mise en mouvement par le charbon est maintenant la source d'électricité qui coûte le moins cher, et, à l'aide de perfectionnements graduels, comme ceux réalisés par M. Wilde, elle deviendra encore une source moins chère d'électricité. Les éléments mêmes de la batterie électrique ont toujours été donnés par le pouvoir réducteur du charbon. Si le charbon devient, comme il y a toute raison de le croire, une source de moins en moins chère d'électricité, il serait absurde de supposer que l'électricité pût supplanter le pouvoir du charbon. »

Où l'on peut raisonnablement espérer une économie, c'est dans l'emploi même de la houille. Il s'en faut de beaucoup qu'on utilise dans les machines toute la force obtenue par la conversion mécanique de la chaleur. Bien qu'on ait grandement exagéré la déperdition dont il s'agit, il n'en est pas moins certain qu'aujourd'hui, dans les meilleures conditions possibles, un dixième tout au plus de la force rendue disponible, par la combustion de la houille, est utilisée dans les machines à vapeur. Si par des perfectionnements nouveaux on arrivait à doubler, à tripler cette proportion, il y aurait évidemment une économie considérable. Mais il ne faut pas oublier que l'accroissement de la consommation progresse avec les avantages même qu'on tire de son emploi, et qu'ainsi la production de la houille et par suite ce qu'on peut appeler coefficient d'épuisement des mines ne diminuerait pas avec un emploi plus économique ; seulement la somme des avantages qu'on en retire annuellement serait plus considérable encore.

Où il y a gaspillage réel de force, c'est dans l'emploi qu'on fait de la houille aux travaux improductifs de la marine, de l'armée, à la fabrication de ces engins si dispendieux de destruction qui ont pour objet la défense comme l'attaque, en un mot la guerre. Voilà une économie qui serait tout profit pour la civilisation, pour l'humanité et qui se traduirait annuellement par des millions de chevaux-vapeur rendus à la production, à l'industrie, par des milliards rendus à la prospérité générale. Toutes les forces que nous dépendons sous des formes si variées à la surface de la terre ont la radiation calo-

rique, lumineuse et chimique du soleil pour origine. Mais combien peu nous utilisons encore de cette force, et combien nous en gaspillons ! Qu'il s'en faut que toute la surface cultivable des continents soit en effet cultivée ! Toutefois, la végétation des forêts emmagasine pour nous de la force pour l'avenir ; quand la houille aura une bonne fois outillé la civilisation universelle et qu'à ce travail matériel les mines se seront épuisées, qui sait si les forêts ne suffiront pas à l'entretien et au renouvellement de la force dont l'humanité aura besoin pour continuer l'œuvre pacifique du progrès. Alors, il s'agira surtout de progresser par la science et l'instruction, par les arts, par l'éducation morale et, s'il en est ainsi, on peut prévoir sans effroi l'époque où les mines de houille seront complètement épuisées.

AMÉDÉE GUILLEMIN.

Nous avons fétri déjà les tristes doctrines de la Société Internationale, et nous avons cherché à prémunir les ouvriers honnêtes contre les manœuvres de cette société. Les faits qu'on va lire suffiront amplement à ouvrir les yeux aux plus aveugles, et feront connaître mieux que tous les raisonnements possibles les procédés de certains meneurs qui cherchent à répandre de funestes agitations dans nos populations ouvrières. Voici donc ce que nous lisons dans une feuille belge, l'Union de Charleroi :

Un des épisodes de l'agitation provoquée par l'Association internationale des travailleurs s'est déroulée hier devant le tribunal correctionnel de notre ville. Un sieur Firmin Godeau comparait sous la prévention de nombreuses escroqueries au préjudice des ouvriers affiliés à l'Internationale.

Ce Godeau était secrétaire pour la section de Fayt, et délégué du comité central de Bruxelles pour la section de Morlanwelz. Il a été dernièrement déclaré en faillite. Ce n'est pas la première fois qu'il a maillé à partir avec la justice, ses antécédents judiciaires sont longs et nombreux. Le total des condamnations qu'il a subies s'élève au chiffre respectable de 33 ans et 6 mois d'emprisonnement, plus 3 années de surveillance de la police, savoir 18 ans et demi en France, d'où il a fini à être expulsé, et 15 ans en Belgique. On voit combien cet agent de l'Internationale, était digne de la confiance des pauvres ouvriers qui lui remettaient leur argent.

Godeau était l'organisateur des meetings à Morlanwelz, à Fayt, et dans les environs ; c'est lui qui était le guide des orateurs venant de Bruxelles pour pérorer dans ces réunions d'ouvriers, c'est lui qui les hébergeait et qui les régalaient. Il avait monté une grande maison de commerce. Ceux qui le connaissaient et qui savaient de quel crédit il devait jouir auprès des fournisseurs s'étonnaient bien quelque peu de son opulence ; à ceux qui le questionnaient sur l'origine de sa fortune si subite, il répondait qu'un sien oncle lui avait laissé un héritage de 10,000 francs. L'oncle — pas un oncle d'Amérique — c'était un des maîtres ouvriers qui dupait ; l'héritage, c'étaient les cotisations qu'il leur extorquait. Les témoins qui ont été entendus

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

du 14 Décembre 1869.

— 14 —

CHRISTINE

PAR

LOUIS ÉNAULT

V

(suite.)

« Si je vous reverrai jamais seule, continua-t-il, et, comme aujourd'hui, l'âme douce et clémente ! »

Elle le regarda sans rien dire, comme heureuse de l'entendre parler, et parler ainsi.

« Depuis que je vous ai vue, reprit Georges... oh ! si peu ! et pour sitôt vous perdre !... j'ai un secret là... dans le cœur. »

— De grâce, ne me le dites pas !

Un nuage passa sur les yeux de Georges ; ses émotions étaient soudaines et brusques. Christine craignit de l'avoir blessé.

« Pas maintenant ! fit-elle. »

— Ah ! reprit Georges, vous le savez donc, puisqu'il vous déplaît de l'entendre ?

— Déplaît ! dit Christine, vous ne le croyez pas.

— Oh ! merci ! reprit-il à son tour, merci du fond de l'âme. Les autres savent combien vous êtes belle... moi seul, à présent, je devine combien vous êtes bonne.

— Ne m'en faites donc jamais repentir ! » dit Christine avec un sourire pâle, en lui abandonnant sa main.

Georges la regarda : son visage était comme transfiguré, sa joue s'animait d'une vive rougeur, comme si elle eût reflété la pourpre rosée de ces aurores boréales qui se lèvent sur la neige de son pays ; son œil était limpide comme l'eau du beau lac qu'ils traversaient ; la vie respirait sur sa bouche, e l'on voyait que son âme s'épanouissait dans le bonheur, comme une fleur sous le soleil.

Georges éprouva une folle envie de se jeter à ses pieds, de la serrer dans ses bras, et de jurer sur ses lèvres tous les serments de l'amour.

Elle vit son trouble profond, et, pour l'apaiser, elle mit sa main sur la botte du jeune homme, et lui montra le batelier qui frappait le lac en cadence et chantait un lied amoureux. Il leur tournait le dos ; mais il n'avait qu'un mouvement à faire pour les voir.

Georges baisa mille fois la petite main qui d'elle-même s'était pressée sur ses lèvres, et qui semblait lui rendre involontairement ses baisers. Alors, d'une voix si basse, qu'elle

paraissait calme, il dit à Christine combien elle avait été la préoccupation de sa pensée ; il lui avoua que la première fois qu'il l'avait rencontrée sur le Mélar il l'avait jugée hautaine et fière, et qu'il avait cru ne l'aimer jamais, mais qu'au bal du lendemain, où tous étaient comme éblouis de sa beauté, lui s'était senti pénétré de sa grâce ; il avait compris qu'une destinée peut tenir dans un moment, et que sa vie désormais, ce serait elle ! Aussi, depuis son départ, il l'avait cherchée partout, il n'avait eu qu'une sensation heureuse : c'était un jour, dans une rue de Stockholm, en respirant par hasard ce parfum de mimosa qu'elle avait porté.

« Que je porte toujours, » reprit Christine en tirant son mouchoir.

Il le saisit vivement, et, avec une folle ardeur, il s'enivra de ces senteurs exquises. Les parfums, subtils esprits des choses, émanations pures, haleine céleste, charme pénétrant, donnent l'éternité aux reliques humaines, et flottant dans l'air, rapprochent les âmes et les retiennent comme d'invisibles liens.

« Enfin, continua Georges, depuis ce jour je vous ai aimée... car je vous aime, Christine ! Je vous aime avec la pureté des premières passions de la jeunesse, avec toutes les ardeurs qui s'allument dans une âme virile ! Oh ! j'ai bien souffert, allez ! sans avoir un cœur ami pour épancher mon cœur, obligé de garder en mon sein un secret brû-

lant, sans pouvoir le répandre ! »

— Et moi ! dit-elle, comme entraînée par sa violence, croyez-vous donc que j'aie parlé ? »

Elle ne lui fit jamais d'autre aveu.

« Je ne sais, ce que fait le Prince-Karl, murmura le batelier en se retournant vers Christine. »

— Il viendra, Piers ! répondit la comtesse ; soyez tranquille ! »

On était arrivé au milieu du lac ; Piers souleva ses rames ; les petites vagues berçaient le batelié, qui s'en allait à la dérive, doucement. L'homme avait repris à demi son lied, dont la mélodie lente et plaintive, mais infiniment tendre, s'accordait bien avec les paroles d'un chant populaire de la Dufécarlie-familier aux bateliers du lac Mélar, et dont la première strophe débute ainsi :

Perdus tous deux dans la steppe infinie !

De temps en temps Georges et Christine en écoutaient un vers, puis leur pensée revenait à eux-mêmes.

« J'en étais arrivé, continua Georges, à ne plus même oser parler de vous. Sur une femme, toute question est indiscrette, et quelle femme est jamais entourée de plus de respect que la femme vraiment aimée ? »

Christine l'en remercia du regard.

« Et puis, dit-il, si vous saviez mes inquiétudes ! vous si belle, vous devez être adorée ; vous si tendre ; — car vous êtes tendre,

CHRISTINE, vous devez aimer...

— Mon Dieu ! non, fit-elle avec un mouvement de tête doux et triste, je n'ai jamais pu !

— Cela veut-il dire que vous ne pourriez jamais ?

— Voilà le Prince-Karl ! » dit le ramour en sautant sur les avirons.

Une colonne de fumée épaisse envoyait une spirale noire derrière les sapins et les mêzès d'une petite île qui cachait encore le bateau. Christine tendit une main dégantée au jeune homme.

« Est-ce votre réponse ? demanda Georges. »

— Que vous êtes exigeant !... déjà !

— Eh bien, non ! reprit-il, ne répondez pas. Je ne demande plus rien... Ce que vous voudrez ! ici comme toujours ! Sachez seulement que je laisse ma vie à vos pieds, mon bonheur dans vos mains. »

Le Prince-Karl avait tourné l'île et, jaloux sans doute de regagner le temps perdu, il arrivait à toute vapeur. Le romans des ondes battues par ses aubes puissantes fit danser la barque à la pointe des vagues. Christine, qui s'était levée, chancela. Georges étendit les bras pour la soutenir ; elle frémit sous sa rapide étreinte.

« Christine, Christine ! lui dit-il à voix basse, je vous aime de toute mon âme ! »

Elle ferma les yeux et se laissa retomber sur la banquette de l'arrière. On avait accosté.

(La suite au prochain numéro.)